

# Passages

Armand regardait l'homme en face de lui, qui avait branché le magnétophone. Avec sa tenue noire, ses cheveux longs et sa barbe méphistophélique, il était sans doute à l'image des lecteurs du magazine qui l'employait. La photographe le flasha encore une fois. Ses vêtements étaient noirs aussi mais c'était son seul signe d'appartenance à « Dark miror, revue de musique et de culture underground ».

- Vous avez donc commencé par des animations musicales dans des bars, dit le journaliste. A ce moment-là, personne ne semblait sensible à votre talent.

- A l'époque, répondit Armand, je pouvais quelquefois glisser entre deux morceaux une composition personnelle, mais on me demandait surtout de jouer du Nirvana, ou les Doors, suivant l'âge du public. Enfin, de toute façon, mes morceaux n'étaient pas très intéressants. Mais j'avais beau jouer tout ce qu'on me demandait, les affaires marchaient mal.

- Pourtant, vous êtes devenu un vrai phénomène musical. Et vous avez atteint les sommets très vite, finalement...Personne n'avait remarqué votre talent, lorsque vous jouiez une de vos compositions dans les bars ?

- C'est ce que je me suis engagé à vous raconter aujourd'hui. En fait mon seul vrai point commun avec Kurt Cobain et Morrison était la défonce, mais je n'avais pas de quoi me payer de la coke ou de l'héroïne, même pas du shit. Je devais me contenter de la boisson que les patrons me fournissaient gratuitement et à volonté, c'était déjà ça. Alors malgré tout je prenais du plaisir à jouer. Ça ne me rapportait pas grand chose, juste de quoi payer le loyer de mon studio, manger à peu près correctement. Un autre avantage, et non des moindres, à cette vie d'artiste au rabais, c'est qu'il y avait souvent des filles plutôt sympas et pas farouches pour admirer le chanteur qui interprétait « Smell like teen spirits » ou « Jumping jack flash » voire « Johnny be good ». Je leur laissais mon numéro et elles me rappelaient le lendemain...Ce n'étaient que des aventures, je dois dire que je ne leur en demandais pas plus. Elles étaient en général gentilles, mais pas ce qu'on cherche comme partenaire à long terme...Je n'avais pas eu de liaison stable depuis pas mal de temps, est-ce que j'en cherchais une, je ne m'en souviens même plus.

La photographe saisit l'expression de son visage, alors qu'il prononçait ces mots. Elle prit la parole, pour la première fois de la soirée.

- Armand Stell, la fascination qu'exerce votre musique sur le public est unique. Vous laissez bien loin derrière Nirvana, les Doors, Radiohead, chacun dans leur genre, sans user d'aucun effets spéciaux, ni de mise en scène. Les spécialistes, pas seulement dans la presse musicale, se perdent en conjoncture pour expliquer ce que vos créations provoquent. Pourtant votre période de vache maigre n'est pas si lointaine. Un jour vous sortez un premier album et vous faites très vite la couverture aussi bien des Inrockuptibles que de Télérama...

Son collègue au magnétophone lui jeta un coup d'œil irrité, du genre « Hé ! C'est moi qui interview !... » La jeune femme rougit. Elle n'avait sans doute pas pu s'empêcher de s'adresser à celui qu'on appelait déjà « Le barde » ou « Le mage ».

- J'ai promis de dévoiler le mystère, en exclusivité pour « Dark miror » dit Armand. Mais je crois que vous aurez du mal à gober l'histoire. Au moins elle plaira au public...

C'était dans un café-concert, vers la rue Montmartre, que je l'ai vue pour la première fois.

- Qui donc ?

- Elle ne semblait guère plus âgée que votre collègue photographe (L'intéressée rougit à nouveau) Vingt-cinq ans, peut être. Elle était attablée, seule, devant un verre de bière et

portait une robe à volant un peu comme en mettent les... (Il sourit au deux reporters) les goths, sauf qu'elle n'avait rien d'une gothique, sa robe était blanche. Ses poignets étaient ornés de pas mal de bracelets, et son cou d'un collier d'or travaillé dans des formes végétales. Brune aux yeux violets, elle détonnait étrangement avec l'environnement, sans que je saisisse bien pourquoi, à tel point que, pendant que j'entonnais « Come as you are » je la fixais en me demandant pourquoi cette impression. Déjà, une femme seule, dans ce café, la nuit, n'était pas ordinaire. Les autres étaient en couple ou en groupe, ou bien c'étaient des habituées. Mais pour solitaire qu'elle fut elle n'avait pas l'air d'une paumée qui écume les bars en quête de compagnie. Au contraire, elle ne cherchait visiblement pas les contacts, et se tenait à l'écart. Ce n'était pas non plus une marginale : une certaine prestance la différenciait des autres. Je remarquais qu'aucun des hommes présents, pourtant passablement éméchés, n'avait essayé de l'aborder. A part le garçon du café qui l'avait servie, tout le monde semblait l'ignorer. Et ses yeux rencontrèrent les miens.

Elle soutenait mon regard. En général les filles, dans ces cas-là, avaient des sourires provocants ou timides. Certaines me détaillaient d'un air admiratif, (excusez-moi, il paraît que je suis pas mal de ma personne) ou insolent. Aucune émotion semblable chez la femme en blanc. Elle était juste attentive. Je venais de terminer le morceau de Nirvana, et sans attendre qu'on me demande autre chose (Quoi encore ? « About a girl » ? « Lithium » ?) Je me lançais dans un morceau perso. « *Pour toi* » Pensais-je en fixant la dame. Et j'avais l'impression qu'elle comprenait.

Je m'accordais des pauses au long de ces soirées, ou plutôt de ces nuits à jouer, et là je saisis l'occasion. J'avais à peine lâché ma guitare que je me dirigeais vers la table de la belle solitaire. Je l'abordais avec un très classique : « Je ne vous ai jamais vue ici... », Mais sa réponse fut simplement : « J'ai bien aimé ton dernier morceau ». Un peu désarçonné par le tutoiement que je n'attendais pas, je bafouillais :

- Ha bon, vraiment ? C'est de moi, vous savez...

- Je sais !

Pour la première fois elle me sourit.

- Mais, si tu veux bien me laisser toucher à ta guitare, je voudrais te montrer quelque chose...

Elle n'avait pas attendue de réponse pour se lever et se diriger vers la scène. Les pas qu'elle faisait... Comment expliquer ? Ils étaient beaux. Comme était beau le léger balancement de son corps en marchant. Je me disais qu'elle devait pratiquer un sport, ou la danse. Mais je semblais toujours le seul à lui prêter attention. Avec la même grâce elle s'assit sur une chaise près de la scène (Mon Dieu, son simple geste de ramener sa robe sous elle en s'asseyant !) Ma Fender en main, et y fit courir ses doigts. De mémoire, elle en tira un thème du morceau que je venais de jouer.

- Ecoute... Tu pourrais l'interpréter comme ça...

Elle le joua, mais en le transformant. C'était bien ma musique pourtant, mais...

Armand cherchait ses mots. Il fixa les deux reporters :

- Je ne peux qu'user d'une métaphore : ce que j'avais écrit était une chenille qu'elle venait de changer d'un coup en papillon. En entendant sa version, des souvenirs, des images se mirent à affluer à ma mémoire. En fait j'étais incapable de dire pourquoi j'écrivais telle ou telle musique, par quel cheminement inconscient se formaient les mélodies... Souvent des associations d'idées qui disparaissaient aussi vite qu'elles venaient au cours du processus de création. Là, tout d'un coup, je revivais ce processus. Je me retrouvais plongé dans des sensations de l'enfance, qui m'avaient inspiré, peut-être de la petite enfance, et même des choses hors du temps... La madeleine de Proust à la puissance mille ! En même temps j'étais bien, en accord avec le présent comme avec le passé. Est-ce que vous saisissez ?

Ce fut la photographe qui répondit :

- Je pense que oui. Vos œuvres provoquent cela chez le public : une sorte de douce nostalgie, des souvenirs d'un temps qu'on n'a pas vraiment connu mais qu'on peut rapprocher des plus heureux de son passé.

- Oui. Et ce morceau se trouve sur mon premier album, il s'appelle « L'âge d'or ». Je venais d'être dégrisé de tout l'alcool que j'avais bu dans la soirée. Après m'avoir ainsi abasourdi, elle me tendit l'instrument en souriant à nouveau et retourna à sa table, comme pour m'inciter à continuer le spectacle. Mais j'étais trop bouleversé par ce qu'elle avait fait de ma musique pour enchaîner sur un standard du rock, et je rejouais le même morceau, dans sa version cette fois. Je vis les expressions des visages changer dans la salle. Les fêtards devenaient attentifs à ce que je tirais de ma Fender. Mon premier succès en public, en quelque sorte !

- Mais...dit le journaliste en noir, elle n'avait joué qu'une petite partie de votre composition... Vous avez pu la reprendre entièrement à sa façon ?

- Voilà encore une chose inexplicable... Enfin, s'il n'y avait eu que celle là ! Ce n'était que le début... J'étais complètement rivé sur elle, Je ne voyais plus personne d'autre. Un peu comme si ce concert avait été juste pour cette femme. Et mystérieusement, elle me guidait. Vous allez me demander comment... Ho, par des gestes très discrets de ses mains, de ses doigts, à la manière d'un chef d'orchestre.

- Une vraie muse, alors !

- Attendez ! Il y avait bien sûr des changements dans la mélodie qu'elle ne pouvait normalement pas m'indiquer comme ça. Et pourtant... Je la comprenais ! D'un coup d'œil, d'un mouvement de tête... En fait, j'avais l'intuition que c'était sa seule présence qui me révélait ma propre musique, à la façon dont la présence d'ultraviolet ou je ne sais quoi peut révéler des choses invisibles à l'œil nu... Et j'ai continué comme ça, à reprendre mes propres créations, et à la regarder, elle, qui en silence me permettait de les transformer. Plus personne ne me demandait les Doors ou les Rollings Stones ; c'était ma musique qu'on écoutait. Enfin, ma musique avec Elle. Je n'ai plus rien bu de la soirée, je voulais être lucide et j'avais peur que l'alcool ne brise le fil invisible qui me liait à elle.

Comme l'heure de la fermeture approchait, je remerciais chaleureusement le public, et plusieurs personnes s'approchèrent de moi pour me dire qu'elles avaient été bouleversées autant qu'exaltées par le spectacle. Moi-même, j'étais entre l'euphorie et les larmes, bien plus saoul que si j'avais continué à m'abreuver de bière, et ému de ce que j'avais pu produire grâce à cette inconnue en robe blanche. En regardant dans sa direction, je l'aperçus me sourire encore une fois et gagner la porte, de sa démarche si inexplicablement charmante. La panique me submergea soudain, à l'idée que je ne la reverrais peut-être jamais. Non, je ne pouvais pas la laisser filer comme ça, emportant avec elle ce qu'elle m'avait communiqué cette nuit.

Je laissais là ma guitare, et je bousculais presque mes nouveaux admirateurs pour me lancer à sa poursuite. C'était le mois de juin, le jour était déjà levé et alors que je déboulais comme un fou hors du bar, je vis la tâche blanche de sa robe devant moi, dans la rue. Je courrais, mais il me semblait que, bien qu'elle avançait tranquillement, je ne pouvais arriver à son niveau. Au moment où la distance entre nous, enfin, se rétrécit, elle tourna. Contrairement à ce que je pensais, elle n'allait pas attendre le premier métro ni rejoindre sa voiture : elle s'engagea dans un passage couvert. Je crois que c'était le passage des Panoramas.

- Pourtant, l'interrompit le journaliste, si c'était très tôt le matin, les passages couverts de Paris devaient être encore fermés...

- Ca, je n'y ai pensé que bien plus tard, et vous allez voir que ce n'est pas le plus incroyable de mon récit. En tout cas la dame y était entrée et je l'avais suivie. Il était désert, éclairé heureusement par la lumière de l'aube, à travers les verrières. Le seul bruit était celui des pas de l'inconnue. Je tentais de l'appeler : « Sil vous plait ! ». Je ne voulais pas l'effrayer

non plus. Elle se tourna vers moi, sans aucune crainte sur son visage, et tourna à nouveau. Une allée s'ouvrait à gauche. J'avais plusieurs fois traversé le passage des Panoramas, je ne me souvenais pas avoir remarqué cet embranchement. Mais à l'autre bout disparaissait la robe blanche, à gauche encore, et je me précipitais sans réfléchir à sa suite. Les décorations du sol avaient changées, les mosaïques formaient des dessins compliqués et assez inhabituels : volutes, arabesques, labyrinthes, tandis que les boutiques, sur les côtés, avaient fait place à des vitrines opaques, entourées de stuc aux formes végétales. Alors que je m'enfonçais dans ce dédale, je commençais à réaliser certaines étrangetés de la situation : j'avais plusieurs fois obliqué à gauche, j'étais donc en train de tourner en rond, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Pourtant je ne revenais pas à mon point de départ. Était-il possible que Paris soit à ce point truffé de passages couverts, que j'y erre aussi longtemps sans en sortir ? Car logiquement, ces passages ne font que traverser des pâtés d'habitations en ligne droite et débouchent sur une grande artère. Cette sensation d'étrangeté augmenta encore lorsque je me retrouvais dans un couloir plus large, pavé de marbre, qui s'étendait, loin dans les deux sens, sans qu'aucune sortie ne soit en vue. De plus, à mesure que je progressais, la lumière venant des verrières m'avait paru changer, prendre une teinte dorée.

Et maintenant, je n'étais plus seul. Plusieurs hommes et femmes se trouvaient là, malgré l'heure très matinale. Ils discutaient ou marchaient tranquillement. Les femmes portaient de longues robes, les hommes des chemises larges, certaines à jabots, qui leur donnaient l'allure d'une autre époque. Leurs habits étaient de teintes tirant vers les rouges, jaune, vert, rehaussés de broderies. La première chose que je remarquais fut la grâce avec laquelle tous se mouvaient, similaire à celle de l'inconnue du bar. Où était-elle ? Je ne la voyais plus. Autre nouveauté, les boutiques qui bordaient le passage : elles étaient toutes ouvertes. J'en observais les devantures de bois sculpté aux motifs de têtes d'animaux, de plantes et de fleurs entrelacées qui étaient en elle-même des œuvres d'art. Mais leur intérieur m'intriguait : dans une d'elles, des paniers emplis de pierres de textures et de couleurs diverses. Dans une autre c'étaient des végétaux séchés, des racines... Personne ne semblait prêter attention à ma présence.

Armand interrompit un instant son récit, et se mit à rire.

- Vous verriez les têtes que vous faites ! Vous ne pensez même plus à m'interrompre pour me demander des précisions ! Alors continuez à m'écouter, vous n'êtes pas au bout de vos surprises...

Où était passée la femme en blanc ? Il ne devait même pas être six heures du matin et je me trouvais dans un labyrinthe de passages dont j'avais toujours ignoré l'existence, au milieu de personnages étrangement accoutrés, à la poursuite d'une inconnue qui savait changer le plomb de ma musique en or pur. La situation était si surréaliste que je décidais de faire comme si tout était normal, et j'errais au hasard.

Je traversais ce qu'on pourrait appeler un jardin d'hiver, rempli de fleurs que je ne connaissais pas et que je présumais tropicales. J'apercevais maintenant sur les côtés non plus seulement des boutiques, mais ce qui devait être des portes d'habitations ; certaines aux sommets arrondis comme celles de palais orientaux, d'autres rectangulaires ou en ogive. Elles étaient de mêmes couleurs que les vêtements des habitants du lieu, et décorées de clous, d'incrustations d'ivoire ou de tissus. Des gens marchaient à côté de moi et je pris conscience d'une nouvelle ressemblance avec mon inconnue ; non seulement la même beauté dans tous leurs gestes, mais la même jeunesse ; personne de plus de trente ans, pas d'enfants non plus.

Un peu plus loin, une allée perpendiculaire qui s'ouvrait avait un aspect différent de celles où je tournais : sa verrière était composée d'un vitrail non-figuratif, un assemblage de carreaux de verres dans différents bleus, indigos, violets, et ce passage baignait dans un clair-obscur, contrairement aux autres biens éclairés par le jour. Les portes y étaient noires, bleues

ou vertes, aux décorations de bronze et d'or. Et de ce lieu émanait une atmosphère de mystère et de gravité, comme d'une musique belle et sombre, fascinante, qui m'attira. A peine y avais-je pénétré que j'aperçus trois silhouettes se diriger vers moi et, pris d'une inquiétude soudaine, je rebroussais chemin, vers les parties plus claires.

Alors que j'allais reprendre mes déambulations sans but, et m'éloigner du passage obscur qui ne me disait soudain plus rien qui vaille, je me heurtai à deux hommes. Jusqu'à présent, j'avais évolué sans ces lieux comme si j'étais invisible. Mais ces deux là me barraient franchement le chemin et pour la première fois, ils m'adressèrent la parole :

- Tu ne veux donc pas aller par là ? dit un d'eux. Il était vêtu d'une sorte de tunique bordeaux, d'un pantalon marron et portait de nombreux colliers à l'aspect vaguement indien. Une longue mèche châtain tombait sur son front.

- Excusez-moi, dis-je en cherchant à passer.

Mais ils n'avaient pas l'intention de me laisser. D'autres s'étaient arrêtés autour de moi. Dans mon émotion, je notais les dentelles délicates autour des bras d'une femme qui me considérait avec d'immenses yeux bleus. Je vis aussi les nombreuses bagues aux doigts de l'homme à coté d'elle. Après avoir été transparent, je me retrouvais la cible de tous les regards. Mais rien ne trahissait leurs émotions ni leurs intentions. Je décidais de parlementer :

- Peut-être que je me trouve dans un lieu privé ? J'en suis désolé, je suis arrivé ici par hasard. Quel est cet endroit ?

- Cela fait un moment que tu t'y promènes, ta curiosité est bien tardive, dit un homme aux long cheveux noirs, en veste brune. Par contre nous aimerions bien savoir comment tu es arrivé ici...

- Je cherchais une femme, brune aux yeux violets, avec une robe blanche...Je l'ai suivie et...

- Et les portes du Sidh se sont ouvertes pour toi, bien sûr.

Ils me regardaient tous dans un silence qui devenait étouffant.

- Ecoutez, je ne sais pas moi-même comment je me suis retrouvé là. Je ne voulais pas être indiscret, alors indiquez moi la sortie et l'incident est clos....

Même si leur attitude n'était pas particulièrement menaçante, ils ne me laissaient pas partir. Un d'eux me questionna encore, sur un ton d'où ne perçait aucune émotion :

- Nous allons devoir te forcer à parler, alors...Comment es tu rentré dans le Sidh ?

Ils ne bougeaient pas, ils ne faisaient rien...Mais petit à petit l'angoisse me gagnait, allant crescendo sans raison précise ...Je pense n'avoir jamais ressenti un pareil malaise, qui envahissait tout mon être. Vous avez déjà fait ces cauchemars où vous êtes en danger mais vous ne pouvez pas faire un pas pour vous enfuir ? C'était la même chose, mes membres étaient de plomb et leurs regards sur moi me broyaient de l'intérieur, ils ouvraient une faille dans ma raison, je sentais monter de mes entrailles un hurlement de folie et d'horreur...Mon Dieu ! Y penser est plus que pénible encore aujourd'hui...Et je ne pouvais pas leur répondre plus que ce que j'avais déjà dit...

Je ne vous souhaite pas de vivre ça un jour, mais heureusement ça ne dura pas longtemps. Alors que je me sentais sur le point de sombrer dans la folie, une voix cria un mot incompréhensible et le cauchemar cessa immédiatement.

Elle était là.

La femme que j'avais suivie venait de surgir au milieu de mes tortionnaires. Elle n'était plus en blanc, mais portait une longue robe aux diverses nuances de bruns et marron. Elle échangea avec ses semblables quelques phrases dans une sonorité musicale, puis parla en français :

- C'est moi qui l'ai fait venir ici. Il est sous ma protection.

- Tu connais la règle, Siloa, répondit un des hommes. Tu es responsable de tout ce qu'il peut causer. Soit attentive à lui !

Ils se dispersèrent tous, recommençant leurs activités comme si rien ne s'était passé. Celle qu'ils avaient appelés Siloa me fit signe de la suivre et me conduisit à travers les passages où, elle exceptée, tout le monde était redevenu indifférent à ma présence.

Elle poussa une des nombreuses portes qui s'ouvraient dans les murs. Je pénétrais dans une enfilade de pièces toutes ornées de boiseries et de lourdes tentures. Dans le bois, des bas-reliefs représentaient des scènes de chasse, de chevauchées sylvestres, des combats d'animaux, des banquets et des accouplements. Aucune fenêtre, la lumière venait des verrières du plafond. Les meubles étaient aussi en bois, ou en pierre, aux formes animales : éléphants, aigles, griffons. Des tapis, dont les motifs me rappelaient les mosaïques du sol des passages, couvraient les parquets. J'étais dans un décor de péplum barbare, entre «Salammbô» et «Le seigneur des anneaux». J'avais besoin un grand besoin de trouver de nouveaux repères dans ma tête, dans ma vie...

- Pouvez-vous, dis-je, m'expliquer où nous sommes, qui vous êtes, et pourquoi vous m'avez emmené ici ? Parce que j'ai cru comprendre que sans vous je n'y serais jamais parvenu...

Avec sa façon d'accomplir la moindre geste comme une chorégraphie, elle s'assit sur un banc de marbre couvert de coussins grenat.

- Tu es dans le Sidh. Ne cherche pas trop à saisir ce que c'est. Notre monde existait avant le tien et il coexiste avec. Certains d'entre nous refusent tout contact avec les hommes, d'autres aiment se mêler à vous.

- Vous avez changé de robe ? Demandais-je en essayant de remettre de l'ordre dans mes pensées.

- Non, c'est une robe du Sidh. Elle change d'aspect lorsque je change de monde.

La réponse ne me satisfaisait pas, mais elle enchaîna :

- Je fais partie de ceux qui s'intéressent aux mortels. Ils nous amusent, ils nous intriguent...Et je crois même qu'ils inquiètent certains d'entre nous, quoi qu'ils en disent. Si je t'ai fait venir, c'est que tu m'as paru un cas intéressant.

- Un...cas intéressant ?

J'avais l'habitude qu'on me trouve séduisant, le mot « intéressant » me vexait. La suite était pire.

- Je n'ai fait que révéler la musique que tu avais en toi. C'est que tu as une sensibilité, dans ce domaine, plus proche de notre monde que du tien. Voilà pourquoi je t'y ai entraîné, pour pouvoir t'étudier.

Cette fois je perdais mon calme.

- Vous m'avez rabattu comme du gibier, vos amis ont failli me faire je ne sais quoi et tout ça pour m'étudier comme un cobaye ? Je ne sais pas chez vous mais chez moi il existe des droits de l'homme qui garantissent les libertés...

L'argument n'avait pas l'air d'avoir de poids pour elle.

- Quand vous faites des expériences sur les animaux, vous ne leur demandez pas leur avis. Et par rapport à vous nous sommes bien supérieurs à ce que vous êtes pour les animaux. Tu as déjà eu l'occasion de te rendre compte que t'opposer est inutile...

J'espérais que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, sans trop y croire cependant. J'étais prisonnier dans un monde parallèle, livré sans défense à une créature qui me considérait comme un animal de laboratoire. La panique m'envahit en pensant à la vivisection et autres expérimentations. Semblant deviner mes pensées, elle continua :

- Rassure-toi, ça n'a rien de désagréable, et tu auras une contrepartie, car l'expérience consistera en des échanges partiels de natures. Ainsi j'en saurai plus sur ta façon de percevoir le monde, et toi sur la mienne.

- Mais...comment ça se fera, concrètement ?

- Par des échanges fluidiques entre nos deux personnes. C'est la façon la plus efficace.

Le plus naturellement du monde, elle se leva et fit glisser sa robe, sous laquelle elle ne portait rien. Elle tira un cordon et des rideaux s'ouvrirent sur un lit rond, tendu de tissu rouge. Elle s'y allongea, et, exposant son corps parfait (sans manifester de gêne, mais pas non plus de désir ni d'impatience) elle attendit que je la rejoigne. Inutile de dire que je ne la fis pas attendre longtemps. Même si le terme « échange fluidique » manquait nettement de romantisme, j'étais le plus chanceux des rats de laboratoire !

Armand interrompit un instant son récit et observa les journalistes qui le fixaient en silence. Son air rêveur aurait fait une excellente photo si la jeune femme n'avait pas complètement oublié son appareil.

- Moi qui craignais d'être découpé tout vivant ou branché sur des machines qui me feraient passer des courants électriques dans le corps ! Dès la première fois ce fut si exaltant que j'avais l'impression de découvrir la sexualité. La moindre caresse se développait en une multitude de nuances inconnues, une symphonie de sensations tactiles, visuelles, olfactives qui m'amenaient à chaque fois à une extase que je croyais suprême...Mais qui était dépassée l'instant d'après ! Mon morceau « Noces elfiques » en est le souvenir, bien terne par rapport au vécu !

- Avec Siloa, le sexe lui-même vous inspirait de la musique ? Hasarda le journaliste visiblement dépassé par les paroles d'Armand.

- C'est que je suis musicien ! Si j'avais été peintre, je l'aurais sans doute exprimé à travers un tableau, par une palette de couleurs...Bref, j'en sortis dans un état euphorique. Je planais plus haut qu'aucune drogue ne m'avait jamais fait planer. Et comme d'une drogue, je me sentais déjà accro à Siloa ! Elle, par contre, ne manifestait pas plus de tendresse. Elle me dit juste que « la première expérience avait été enrichissante » et qu'il faudrait la poursuivre pour obtenir des résultats probants. Tu parles que je comptais bien poursuivre « l'expérience » !

Elle m'expliqua que les « échanges fluidiques » entre les habitants du Sidh et les humains étaient fréquents à une époque. Des enfants étaient même nés de ces unions, ce qui expliquait que certains humains possédaient des facultés dites « paranormales ». Les légendes humaines qui parlaient de rencontres avec les fées ou les elfes étaient en fait le souvenir de contacts avec le Sidh. Et puis progressivement les membres du Sidh s'étaient désintéressés des hommes, et ces histoires qui constituaient une mémoire commune des deux mondes ne furent plus que des contes pour enfants. A travers moi, Siloa renouait donc avec une ancienne tradition.

Ainsi tous les jours nous faisons l'amour, moi avec passion, elle pour parfaire ses connaissances. Le reste du temps j'avais le droit de me balader dans ce monde étrange. Je savais bien que j'en étais prisonnier, je ne trouverais pas la sortie seul. Au bout de quelques jours et autant d'« échanges fluidiques », je me rendis compte que ma perception changeait. Je découvrais le charme de chaque variation de lumière qui me présentait sous un nouveau jour des couleurs infiniment subtiles que je n'avais pas remarqué jusque là. Les motifs décoratifs des mosaïques du sol ou des sculptures murales prenaient un sens, souvent en se répondant les unes aux autres. Comme si, en s'éloignant, mon regard embrassait une perspective plus grande, je découvrais qu'elles n'étaient elles mêmes que les détails de motifs plus vastes et plus complexes. Le monde était plus beau, les possibilités qu'il offrait plus nombreuses, et cela allait en augmentant. C'était normal, m'expliqua Siloa, puisque grâce à nos « échanges » je communiais un peu à la nature du Sidh et, de façon extrêmement réduite, à la façon de voir de ses habitants.

Je me restaurais avec eux. Ils mangeaient tous ensemble, sur de longues tables dressées dans leurs rues. Je ne sais pas ce qu'étaient leur mets, mais inutile de dire que le plus fin des plats, préparé par les plus grands cuisiniers de notre monde, à un goût de fast food avarié à côté de ce qu'on me servait tous les jours. Au début on ne m'accordait toujours pas

d'attention, puis petit à petit les compagnons de Siloa se mirent à faire des commentaires dans leur langue tout en me jetant des regards intéressés, un peu comme si elle exhibait son singe dressé qui mangeait avec elle.

Je vous ai déjà dit qu'en tant que musicien je percevais mes rapports, non seulement sexuels, mais mes rapports au monde, de façon musicale. Siloa, sur ma demande, m'avait apporté un cahier de partitions (qu'elle était allée chercher dans le monde des hommes) et j'y notais les airs qui me venaient spontanément tout au long de la journée. Je n'avais pas de guitare avec moi et n'en avais pas besoin, tant la musique m'envahissait, je l'entendais presque aussi bien dans ma tête que si elle avait joué dans mes oreilles. Et les choses autour de moi perdaient de leur stabilité, si j'ose dire. Par moment, tout ce qui m'entourait m'apparaissait aussi éthéré que la musique : parfaitement construit et interdépendant, mais fluide, sans consistance solide, comme une mélodie ! Et voila que, à l'issue d'une longue étreinte avec Siloa, au moment où mon plaisir explosait, elle n'était plus là. Je n'avais plus sous moi qu'une coulée de lumière et une mélodie extrêmement harmonieuse.

- Tu n'es pas comme je te vois, n'est-ce pas ? Lui demandais-je plus tard.

- Tu me perçois comme tes sens grossiers peuvent me percevoir. Mais je ne suis pas comme ça. En réalité la femme que tu vois est une vue de ton esprit. Ton monde est une vue de ton esprit. Le Sidh est une vue de ton esprit. Et toi aussi...Bientôt il faudra que tu l'expérimentes.

J'avais pris l'habitude de ne pas avoir d'explications plus claires. Cependant une question m'intriguait :

- Siloa, au fur et à mesure que nous avons ce que tu appelles « des échanges fluidiques », ma façon de voir les choses est totalement transformée. C'est la part que tu me communique. Mais toi, qu'en retires-tu ?

Sans doute j'espérais qu'elle me réponde au moins : « du plaisir », mais même pas :

- Je découvre ton fonctionnement et celui de ta race. Par exemple les émotions particulières que tu éprouves envers ma personne, et qui font que tu as besoin de savoir que je retire quelque chose de nos échanges. Je trouve fascinante cette dépendance à l'autre que vous recherchez, et qui exige en plus une réciproque pour vous rendre heureux !

Plus je me promenais dans le Sidh, ces rues-passages, ces portes et ces jardins intérieurs me semblaient à la fois d'une beauté surnaturelle et irréelle, comme le jeu irisé de la lumière à la surface des eaux, qui cache les profondeurs du lac. Je retombais, au cours de mes ballades sans but, sur un de ces passages sombres, aux couleurs froides. Il était plus fascinant encore que la première fois, je le voyais comme une ouverture sur une nuit ensorcelée, pleine de promesses inavouables. Je m'y dirigeais. Le monde, je vous l'ai dit, n'était plus aussi stable pour moi et le passage s'ouvrait devant moi, semblable à une rose dont les pétales bleues et violettes s'écartaient pour m'engloutir en elle. Une main me retint.

- Ne vas pas là, me dit Siloa qui venait de surgir à mes côtés.

Alors qu'elle m'entraînait hors de leur portée, je vis dans la pénombre, plusieurs personnes, semblables sur bien des points à ceux dont je partageais la vie : même beauté, même habits recherchés et précieux, mais dans les teintes bleues ou vertes. Cependant ils n'avaient pas l'aspect détaché de Siloa et de ses semblables. Pendant que mon « hôte » m'emmenait loin d'eux d'une poigne ferme, ils me souriaient aimablement. Une belle jeune femme blonde, aussi belle que Siloa, mais sans sa froideur, me fit un signe de la main. Je la trouvais charmante, avec un air enfantin et déluré.

- Tu ne dois jamais entrer là, me dit Siloa. C'est un autre Sidh qui communique avec le nôtre, comme tous les mondes communiquent entre eux. Ses habitants ne sont différents de nous. Si tu tombais entre leur main, tu subirais les pires sorts qui puissent arriver à un mortel !



- Ha bon, répondis-je, ne sachant pas ce que je devais penser de cette déclaration (le sourire de la fille dans le passage sombre, son geste de la main, restaient gravés dans mon esprit) Ce sont des être mauvais et vous êtes bons, un peu comme les anges et les démons ?

- Tu parles avec des catégories humaines. Ils sont différents de nous, c'est tout. Mais c'est moi qui t'ai ramenée, et je veux poursuivre mes recherches avec toi.

Au delà de ces considérations "scientifiques", j'avais le fol espoir qu'elle puisse manifester de la jalousie envers la blonde, qu'elle veuille me garder comme amant plutôt que comme cobaye.

- Ils ont l'air tellement attirants...rajoutais-je!

- Cet endroit t'attire comme une belle fleur, petit papillon...Mais les fleurs carnivores aussi attirent les insectes et...

Elle referma sa main d'un geste sec.

- N'oublie pas que ça a été un jeu d'enfant pour moi de te faire m'emboîter le pas et te capturer

- Je suis donc ton prisonnier, une prise de chasse ?

- J'aurais pu être l'une d'entre eux. Si ton esprit primitif pouvait concevoir ce qui te serait arrivé alors, tu ne te plaindrais pas d'être ici. Je ne crois pas que ce que tu fais avec moi soit désagréable, par contre.

J'avais au moins provoqué un sentiment chez elle : de l'irritation, si ce n'était de la colère. C'était déjà ça. Cette nuit là j'eus à nouveau l'impression qu'elle agissait en femme jalouse, tant elle m'épuisa de plaisirs. Encore que lorsque je dis qu'elle m'épuisait c'est faux, au contraire, j'étais régénéré après, en partageant un peu de ses pouvoirs. Ce qui était nouveau c'est que plusieurs fois durant cette nuit, nous nous retrouvâmes ailleurs que dans son lit : une fois dans la boue, sous une pluie battante mais chaude, une autre fois dans une plaine herbeuse, un moment je me vis même faire l'amour avec Siloa sur un monument de pierre cyclopéen, face à un ciel où brillaient deux lunes rouges...Et au bout de quelques instant tout disparaissait, comme un rêve, mais ce n'en était pas un pourtant.

A un moment nous flottions dans le néant et Siloa me chuchota :

- Souviens-toi : ton monde est une vue de l'esprit, le Sidh aussi...Est-ce que tu le réalises ? Essaie de te diriger, maintenant.

Accroché à elle, je pensais à mon monde d'origine...Et voilà que nous étions en plein milieu du passage des panoramas, vide heureusement (nous étions nus tous les deux). Je n'en étais pas peu fier, c'était bien moi qui avais provoqué le changement. Puis nous nous retrouvâmes à nouveau dans le lit tendu de rouge. Et je dois bien dire que même si j'avais entraperçu mon univers parisien, je ne regrettais pas d'être à nouveau dans les draps de Siloa

- Tu maîtrises cette fois ? Tu as compris que c'est toi qui crées la réalité, mais que même ce que tu penses être « toi » est une illusion ?

Non, je n'avais rien compris de si compliqué, mais je me sentais capable, en effet, de « maîtriser » le passage d'un monde à l'autre comme nous l'avions fait tout au long de la nuit.

- Le conseil du Sidh, m'expliqua-t-elle, me demande de te tester. C'est le moment de mettre en pratique ce que tu as acquis auprès de moi. L'expérience a cessé d'être agréable. Tu vas devoir t'en sortir tout seul, cette fois.

Et voilà que je me retrouvais, nu comme à ma naissance, en plein milieu d'une épaisse forêt. J'étais dans l'ombre, tant étaient hauts les arbres qui m'entouraient, et touffus leurs feuillages. Ils laissaient à peine passer un peu de lumière. Je gisais sur un tapis de hautes herbes qui me piquaient et me grattaient mais ce n'était pas ça qui me dérangeait le plus : c'était plutôt les bruits qui me parvenaient, tout près, à droite. Des branches cassées, des

herbes froissées, mais surtout des grognements qui se rapprochaient, et que je devinais venir de quelque chose de gros et féroce. Je décidais alors de me relever et de m'éloigner le plus discrètement possible. Pourquoi Siloa m'avait-elle envoyé dans cette forêt ? Pour me « tester » avait –elle dit. Mais en quoi consistait ce test ? Alors que j'enjambais péniblement des buissons qui griffèrent mes jambes, Il surgit de derrière un tronc. Mon Dieu ! J'avais déjà vu des ours dans des zoos, mais c'étaient des peluches à coté de celui-là. Sans doute une variété préhistorique : énorme et noir, il se dirigeait vers moi en brandissant des griffes chacune aussi longue qu'un poignard et, en rugissant, il me montrait une dentition qui aurait put me couper un bras d'un seul coup. De quoi maudire les écologistes qui veulent réintroduire les ours en France ! Il était difficile de courir en plus dans cette forêt : pas de sentier à l'usage des hommes, comme si aucun humain n'y avait encore mis le pied. Mais lorsqu'on à un monstre pareil en face de soi, on ne s'arrête pas à ce genre de détail ; on fonce, on se blesse sans rien sentir...

- Cette forêt est une vue de l'esprit, comme ton monde, comme le Sidh...Souviens-toi!

Tranquillement assise sur une branche, bien au dessus de moi Siloa m'observait. Une vue de l'esprit, c'était vite dit ! Je me sentais bien buter contre la végétation et m'y déchirer plus ou moins la peau, pour échapper à la masse grognante qui s'était lancée à ma poursuite. Son poids impressionnant ne l'empêchait pas de courir souplement et de gagner du terrain sur moi. Bon, j'avais changé de monde, la nuit passée aussi, et j'avais réussi à un moment à me transporter dans le passage des panoramas, je pouvais sûrement recommencer à « zapper » entre les univers ! C'est ce que Siloa attendait de moi...C'était ça, le test ! Mais la nuit précédente je n'étais pas dans une situation d'urgence, et puis elle était près de moi et sa présence avait toujours joué le rôle de catalyseur pour actionner les pouvoirs...Alors que là elle était loin, en train de m'observer courir...Il fallait que je puisse me transporter ailleurs ! Et bien sûr je me pris les pieds dans je ne sais quoi et je tombais. L'ours arrivait. Je songeais un instant que la clé n'était pas dans le changement de monde mais dans le fait qu'aucun d'eux n'était réel...C'était bien d'y penser mais ça ne changeait rien. La masse était au dessus de moi. Les griffes allaient me lacérer. J'étais foutu.

Elle m'avait livré à la mort.

Non.

J'avais échoué l'épreuve.

- C'était prévisible ! Ton esprit est trop étroit. Tu es incapable d'approcher la réalité.

J'étais dans la chambre de Siloa, sain et sauf. Elle me regardait comme un primitif qui a eu peur en entendant passer un avion.

- Je croyais que je devais m'en sortir seul, cette fois. Pourtant tu es intervenue...

Elle eu un geste d'humeur que je ne lui connaissais pas.

- Je n'ai pas eu envie de gâcher tout ce matériel d'étude simplement parce qu'on aurait poussé trop loin ses limites !

Les jours qui suivirent plus aucun habitant du Sidh ne sembla prêter attention à moi...Ils avaient repris leur indifférence du départ. Du moins je le crus jusqu'à ce que de nouvelles personnes se mêlent à nous pendant les repas. Ceux-là, je les reconnaissais facilement à leurs vêtements : ils venaient des passages obscurs, et la blonde était parmi eux. Toujours aussi aimables, ils me proposaient tel ou tel plat, telle ou telle boisson que je n'avais jamais goûté, et que je trouvais plus délicieux encore que le reste...La blonde s'était assise près de moi et sans façon m'entourait de ses bras. Je jetais un coup d'œil en coin à Siloa : ça n'avait pas l'air de la déranger. Je le regrettais un peu et puis je me laissais aller aux caresses de la blonde vêtue d'une robe en camaïeu de bleus. Bientôt nous flirtions ouvertement et ses baisers chaleureux me faisaient oublier celle qui m'hébergeait. Il se dégageait d'elle un parfum capiteux et, sans être allé encore plus loin avec elle, je savais que la musique qu'elle

m'inspirerait serait plus sauvage, plus intense que celle de Siloa , avec qui pourtant j'avais cru atteindre des sommets. Et Siloa finit par intervenir.

- Finalement, elle vous a fait une scène de jalousie ? Demanda le journaliste, cachant mal son ironie.

Armand continua sans ciller :

- Un matin elle me dit simplement : « Viens, tu dois partir d'ici » et en fait, tout prisonnier que j'étais, je n'avais plus trop envie de partir. Pour retrouver quoi ? Ma vie de musicien de bar à la petite semaine, mes amours passagères ? Alors que je vivais depuis mon « enlèvement » des expériences inconnues jusqu'alors, tant sur le plan sensoriel avec ma perception qui s'était exaltée, que sur le plan sexuel : mes nuits avec Siloa, et, bientôt, celles avec la blonde de l'autre Sidh, puisque ça n'avait pas l'air de poser de problèmes. Je protestais donc :

- Pourquoi tu veux me chasser ? A cause de l'autre fille ?

- Tu es vraiment stupide ! A cause de l'autre fille, oui, ou plutôt à cause de ce qui va t'arriver avec elle. Comme tu as échoué au test qu'on m'a demandé de te faire passer, le conseil ne trouve plus d'intérêt à ta présence ici et des accords sont passés avec l'autre Sidh pour qu'ils te prennent avec eux.

- Mais...contre quoi ? De l'argent ?

- Nous n'utilisons pas d'argent, les conditions de l'offre n'ont aucun intérêt pour toi mais les expériences auxquelles ils se livreront sur toi n'a rien à voir à nos échanges fluidiques, crois-moi, il vaut mieux que tu ne saches même pas de quoi il s'agit...Je vais te ramener chez toi

Je ne savais plus que croire, que penser :

- Je croyais que je n'étais qu'une sorte d'animal de laboratoire, très primaire, sans autre intérêt que ce que tu pourrais en tirer...Pourquoi cette sollicitude maintenant ?

- En faisant l'amour avec moi as approché ma nature et j'ai approché la tienne...Je comprends mieux ton attachement à moi, et le besoin de réciproque. Je ne veux pas qu'ils te prennent...

Pour la première fois elle avait parlé de « faire l'amour » et plus « d'échanges fluidiques ». Elle m'entraîna à travers le Sidh, en prenant plusieurs fois des traverses à droite...Et nous débouchâmes dans le passage Jouffroy cette fois, à coté du musée Grévin. Sa robe était redevenue blanche. Elle colla sa bouche à la mienne et disparut très vite hors de ma vue...

- Combien de temps étiez-vous resté dans...le Sidh ? Demanda la photographe.

- Le Sidh se situe hors du temps des hommes. Dans beaucoup de légendes, lorsque les mortels passent dans les mondes surnaturels et en reviennent, des siècles ont passés et ceux qu'ils ont connus sont morts depuis longtemps...J'ai eu plus de chance, dans mon cas ça a été l'inverse. J'avais vécu plusieurs semaines dans le Sidh, mais une heure seulement s'était écoulée dans notre monde. Le patron du bar me demanda où j'étais parti si vite, en laissant là ma guitare. Je n'avais plus mes perceptions nouvelles, mais j'ai gardé les capacités musicales que Siloa avait éveillées en moi. Peu après je signais mes premiers contrats et vous savez la suite...

- C'est un témoignage passionnant, dit le journaliste en le quittant. On se doutait que votre musique venait d'un autre monde...

- Mais vous me croyez, n'est-ce pas ? Demanda Armand. Je sais que j'ai l'air d'un mythe...

- Dans notre société matérialiste, qui a perdu ses valeurs spirituelles, cette histoire est incroyable, bien sûr, répondit la jeune photographe, d'un air gêné. Mais nous croyons qu'il existe d'autres choses que le visible...

Après le départ du couple, une porte s'ouvrit au fond de la pièce.

- Au bout d'un moment de mon récit, dit Armand à la personne qui venait d'entrer, j'ai eu l'impression qu'ils se demandaient s'ils devaient rire ou appeler SOS psychiatrie tout de suite...

La femme s'approcha de lui et lui posa tendrement les mains sur ses épaules.

- Evidement, tu le savais. Mais tant pis, ils vont se faire un plaisir de raconter tout ça et une nouvelle légende va naître chez les hommes, ça fait si longtemps...Et ta musique les ouvre déjà à d'autres conceptions du monde

- Et de nouveaux métisses vont naître aussi chez les hommes, répondit-il en touchant le ventre rond de Siloa, à travers sa robe blanche. J'ai toujours du mal à penser que tout ça n'est qu'une vue de l'esprit...

- La vérité est à plusieurs niveaux, dirons-nous. Les générations futures en connaîtront de nouveaux...